

Discours d'Anita Lasker-Wallfisch du 31 janvier 2018 devant le Bundestag

Mesdames et Messieurs,

Chers amis et familles,

Je vous remercie de m'avoir invité à prononcer quelques mots ici, au Bundestag. Je suis l'un des témoins oculaires, de moins en moins nombreux, de la catastrophe qui nous a frappés il y a tant d'années.

Aucun autre génocide n'est aussi bien documenté que l'Holocauste. Il y a des heures d'interviews de survivants, d'innombrables rapports que vous pouvez lire si vous le souhaitez. Et pourtant, il y a toujours des négationnistes, des gens qui prétendent que tous les récits sont fabriqués et que l'Holocauste n'a jamais eu lieu. Ils envoient même quelqu'un à Birkenau pour gratter les murs dans les ruines des chambres à gaz afin de prouver que rien de tout cela n'est vrai. La réalité est différente. En janvier, il y a 73 ans, Auschwitz a été libéré et les crimes commis contre des innocents - qui dépassent l'imagination - ont été progressivement révélés. L'ampleur de la catastrophe a tout simplement défié l'entendement.

Six millions, c'est un chiffre trop grand pour être appréhendé. Il est plus facile de s'identifier à un destin individuel. Si vous me le permettez, je voudrais donc décrire en quelques mots notre parcours de survivants d'Auschwitz et de Bergen-Belsen. Renate et moi sommes nées dans ce pays, nous sommes donc allemandes. Notre père était avocat et notaire à l'Oberlandesgericht - le tribunal régional supérieur - et notre mère était une violoniste douée. Nous étions trois filles et nous avons toutes appris à jouer d'un instrument de musique. Je jouais du violoncelle avec beaucoup d'enthousiasme. Ma sœur Renate jouait du violon avec un peu moins d'enthousiasme.

Il y avait des règles familiales que, enfant, je ne comprenais pas du tout et que, pour être honnête, je trouvais plutôt stupides. Le dimanche, par exemple, nous ne parlions que le français. Le samedi après-midi, ma famille se réunissait pour lire des classiques, mon père racontait son expérience de combattant au front pendant la Première Guerre mondiale, où il avait reçu la Croix de fer, et nous jouions aux échecs. Nous le devions à notre nom de famille, car mon oncle Edward Lasker était un grand maître en Amérique.

Et puis tout s'est arrêté brusquement. L'exclusion radicale. Il y avait des affiches partout : "Les Juifs ne sont pas les bienvenus". Nous n'avions plus le droit d'utiliser les piscines ni de nous asseoir sur les bancs publics, et nous devions rendre nos bicyclettes. Les hommes juifs devaient ajouter le nom "Israël" et les femmes "Sarah" à leur nom. Nous avons été chassés de chez nous. Puis nous sommes entrés dans le Moyen-Âge : nous devions porter une étoile jaune, on me crachait dessus dans la rue et on me traitait de sale juif. Notre père, incurable optimiste, ne pouvait pas croire ce qui se passait. Les Allemands ne peuvent tout de même pas accepter cette folie ?

Dans le musée d'Auschwitz, de vastes vitrines sont remplies de cheveux humains, de brosses à dents, de lunettes et même de prothèses. D'où viennent-ils ? De soldats juifs ayant combattu au front. C'est ainsi qu'ils ont été remerciés par la patrie.

Puis, en 1938, il y a eu la Nuit de Cristal et on a compris qu'on ne pouvait pas rester ici.

Mais il était trop tard. Nous étions pris au piège. Les fusillades massives de Juifs ont commencé peu après, en 1939, avec l'occupation de la Pologne ; puis, en 1942, la tristement célèbre conférence de Wannsee a eu lieu. Des hommes supposés cultivés se sont assis autour d'une table et ont discuté sérieusement de la meilleure façon de débarrasser le monde de millions de personnes - des millions de Juifs. Le seul problème concernait apparemment les métis : que faire de ceux qui n'étaient qu'à moitié juifs ? Faut-il les assassiner aussi ?

À cette époque, des déportations régulières de Juifs ont lieu dans tous les territoires occupés par l'Allemagne. Des personnes venant d'aussi loin que la Grèce sont envoyées à Auschwitz. Nos parents ont été déportés le 9 avril 1942. Bien sûr, nous voulions rester ensemble, aller avec eux. Mais notre père nous a sagement dit non. "Là où nous allons, on y arrive bien assez tôt.

Inutile de dire que nous ne les avons jamais revus. J'avais 16 ans.

Ma sœur et moi étions désormais seules. Nous avons été envoyées dans un orphelinat, absolument déterminées à ne pas laisser cela briser notre esprit, à ne pas attendre que quelqu'un nous emmène pour nous assassiner simplement parce que nous étions juives. Nous avons été enrôlés pour travailler dans une usine de papier. Des prisonniers de guerre français y travaillaient également. Nous sommes rapidement entrés en contact et c'est ainsi que notre carrière de faussaires a commencé, en fabriquant de faux papiers que les prisonniers de guerre français utilisaient pour s'enfuir.

Lorsque nous avons réalisé que nous étions surveillés, nous avons décidé d'essayer de nous échapper à notre tour. Notre but était d'atteindre la zone non occupée en France, en voyageant avec de faux papiers - une idée absolument absurde quand j'y repense aujourd'hui. Mais qu'avions-nous à perdre ? Rien du tout.

Bien sûr, cette dernière tentative désespérée était vouée à l'échec. Nous sommes arrivés jusqu'à la gare de Breslau, mais nous avons été arrêtés par la Gestapo alors que nous essayions de monter dans le train. Je serai bref. Nous avons passé une année entière en prison. Nous avons eu beaucoup de chance de ne pas être envoyés directement à Auschwitz. Nous devons être jugés par un Sondergericht - un tribunal spécial. Je pense que nous devons remercier l'un des anciens collègues de mon père pour cela, un certain Dr Lukaschek, si je me souviens bien. À cette époque, le Buergerliches Gesetzbuch, le code civil, n'était plus d'application et, selon les nouvelles règles, il valait mieux être considéré comme un criminel que comme un Juif. En effet, les criminels étaient jugés, alors que les Juifs étaient des proies faciles.

Nous avons été jugés pour tentative d'évasion, aide à l'ennemi et contrefaçon. L'avocat commis d'office ne s'est pas présenté et, aussi étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, nous ne voulions de toute façon pas que quelqu'un nous défende. Plus la peine est longue, mieux c'est. Nous savions déjà que la prison serait préférable à un camp de concentration.

Ce n'était pas très agréable, c'est vrai : nous étions enfermés dans nos cellules 24 heures sur 24, la seule pause dans la monotonie étant un tour de cour de prison d'une demi-heure dans le silence le plus total, les mains derrière le dos, mais les prisonniers n'étaient pas assassinés, du moins pas en règle générale.

La sentence était de trois ans et demi de travaux forcés pour Renate et de dix-huit mois de prison pour moi. Nous n'avons pas purgé nos peines. Au bout d'un certain temps, nous avons été envoyées séparément à Auschwitz. C'est difficile à croire, mais on m'a demandé de signer un document disant que j'allais à Auschwitz de mon plein gré !

À l'époque, les gens savaient ce qui se passait à Auschwitz, mais on ne voulait pas y croire. Hélas, c'était vrai.

Lorsque je suis arrivé à Auschwitz, j'ai donc essayé de me préparer au pire - une tâche presque impossible.

Mais les événements ont pris une autre tournure. Je n'ai pas été envoyé à Auschwitz par l'un des transports massifs de Juifs, qui étaient condamnés à vivre ou à mourir à leur arrivée à la rampe. Je suis arrivé à Auschwitz en tant que criminel condamné. Et il valait mieux être un criminel qu'un juif. Nous étions des Karteihäftlinge - nous avions un casier judiciaire. On m'a rasé la tête et on m'a tatoué le numéro 69388 sur le bras gauche. Anita Sara Lasker n'existait plus.

C'est difficile à croire, mais il y avait de la musique à Auschwitz et il était urgent de trouver quelqu'un qui sache jouer du violoncelle. Je suis donc devenue membre de l'orchestre du camp de Birkenau. Le directeur était Alma Rosé, la nièce de Gustav Mahler et la fille d'Arnold Rosé, le chef de l'orchestre philharmonique de Vienne pendant de nombreuses années jusqu'à ce qu'il soit "démis de ses fonctions". Pourquoi ? Parce qu'il était juif.

L'orchestre était installé dans le Block 12, tout au bout de la route du camp, à quelques mètres du Crématorium I et avec une vue imprenable sur la rampe. Nous pouvions tout voir : les cérémonies d'arrivée, les sélections, les colonnes de personnes marchant vers les chambres à gaz, bientôt transformées en fumée.

En 1944, les transports en provenance de Hongrie arrivent et les chambres à gaz ne peuvent plus suivre. Comme le décrit Danuta Czech dans son remarquable livre *Auschwitz Chronicle, 1939-1945* : Le commandant du camp, Höß, ordonna de creuser cinq fosses pour brûler les cadavres. Il y avait tellement de transports que parfois, il n'y avait pas de place dans le crématorium V pour tous les corps. S'il n'y avait pas de place dans les chambres à gaz, les gens étaient fusillés à la place. Beaucoup ont été jetés vivants dans les fosses en feu. J'ai vu cela de mes propres yeux.

Même si vous n'étiez pas envoyé directement dans la chambre à gaz, personne ne survivait longtemps à Auschwitz - le maximum que vous pouviez espérer était d'environ trois mois. Mais si l'on avait besoin de vous pour une raison ou une autre, vous aviez une chance infime de survivre. J'ai eu cette chance - on avait besoin de moi.

Nous jouions des marches à la porte du camp pour les prisonniers qui travaillaient dans les usines voisines - IG Farben, Buna, Krupp, etc. - et nous donnions des concerts le dimanche autour du camp pour les personnes qui y travaillaient ou toute autre personne qui souhaitait nous entendre jouer. Pour beaucoup, entendre jouer de la musique dans cet enfer était l'insulte suprême. Mais pour d'autres, peut-être, c'était l'occasion de rêver d'un autre monde, ne serait-ce que pour quelques instants.

Renate avait été condamnée aux travaux forcés et était arrivée à Auschwitz plus tard que moi. Nous avons réussi à nous retrouver, complètement par hasard et contre toute attente : Birkenau est incroyablement grand. J'ai du mal à décrire l'état dans lequel se trouvait ma sœur : un squelette avec des blessures ouvertes sur les jambes, qui n'ont tout simplement jamais guéri. Bien sûr, nous avons tous le typhus. Nous n'avons pas pu échapper aux poux. Je ne parlerai même pas de la faim. D'une certaine manière, une mort tranquille aurait été une libération miséricordieuse. Étonnamment, elle a survécu.

Soudain, on nous a dit : "Alignez-vous !" Les Juifs d'un côté, les Aryens de l'autre. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : la chambre à gaz. Mais nous nous sommes trompés. On nous a fait monter dans un camion à bestiaux. Renate est tout simplement venue avec nous. Nous étions déterminés à ne plus être séparés. Nous avons été conduits vers l'ouest, à Bergen-Belsen.

Auschwitz a été nettoyé et les chambres à gaz ont été dynamitées, même si cela n'a pas été une réussite totale. Qui aurait cru que nous quitterions un jour Auschwitz en vie et non sous forme de fumée ?

Était-ce mieux à Belsen ? Tout ce que je peux dire, c'est que c'était différent. À Auschwitz, les gens étaient assassinés de la manière la plus sophistiquée qui soit ; à Belsen, les gens périssaient tout simplement. Nous existions, entourés de cadavres en décomposition, et nous attendions que tout cela se termine. Et puis, le 15 avril 1945, les Britanniques sont arrivés et nous avons été libérés. J'avais 19 ans.

Je parle souvent de mon expérience aux jeunes dans les écoles d'ici - et pas seulement aux jeunes. L'une des meilleures questions que l'on me pose toujours est la suivante : que s'est-il passé ensuite ? Êtes-vous rentré chez vous ? Non... La maison n'existait plus. Nous étions une nouvelle espèce - les personnes déplacées, avec tous les problèmes que cela implique. Qu'allait-on faire de tous ces gens ? Je n'ai pas besoin de détailler la réponse.

En 2000, la conférence internationale s'est tenue à Stockholm et il a été décidé de faire du 27 janvier la journée officielle de commémoration de l'Holocauste et de rendre obligatoire l'enseignement de l'Holocauste dans les écoles. L'ambiance était à l'espoir d'un avenir meilleur.

Plus de soixante-dix ans se sont écoulés depuis l'Holocauste, et la génération des auteurs de l'Holocauste n'est plus en vie. Nous ne pouvons pas vraiment prendre mal le fait que les jeunes d'aujourd'hui refusent de s'identifier à ces crimes. Mais nier que cela fait également partie de l'histoire de l'Allemagne ?

Cela ne doit pas se produire.

(Applaudissements)

Plus précisément, cela ne peut pas se produire. Quant à l'idée de tracer une ligne, de quoi s'agit-il ? Ce qui s'est passé, s'est passé, et on ne peut pas l'effacer en traçant une ligne. Il ne s'agit pas non plus de culpabilité, qui n'a pas lieu d'être. Il s'agit de faire en sorte que cela ne puisse plus jamais - jamais - se reproduire ici.

(Applaudissements)

L'éminent historien Yehuda Bauer a déclaré dans son discours au Bundestag que les gens apprennent rarement de l'histoire et que l'Holocauste ne fait pas exception, mais que l'Holocauste a introduit une nouvelle dimension qui n'avait jamais été vue auparavant : l'assassinat industriel de masse. Les êtres humains ont été littéralement recyclés.

Après le cataclysme qu'a été l'Holocauste, le comportement de l'Allemagne a été exemplaire. Il n'y a pas eu de déni. L'antisémitisme n'était plus à la mode. Aujourd'hui, les temps ont changé et le monde d'aujourd'hui est un monde de réfugiés. Pour nous, il y a toutes ces années, les frontières étaient hermétiquement fermées, alors qu'aujourd'hui, elles ont été ouvertes grâce à un geste humanitaire incroyablement généreux et courageux accompli ici.

(Applaudissements)

Aujourd'hui, nous nous souvenons des millions de victimes innocentes. Mais nous devrions également nous souvenir des courageux secouristes. Il y en a eu - pas assez - mais il y en a eu : des gens qui ont mis leur propre vie en danger en aidant les autres. Nous ne devons pas l'oublier non plus.

(Applaudissements)

L'antisémitisme est un virus vieux de deux mille ans et apparemment incurable. Il mute pour prendre de nouvelles formes : religion, race. Seulement aujourd'hui, on ne dit pas forcément "les Juifs". Aujourd'hui, ce sont les Israéliens, sans vraiment comprendre le contexte ni savoir ce qui se passe en coulisses.

(Applaudissements)

On reproche aux Juifs de ne pas s'être défendus, ce qui ne fait que confirmer l'impossibilité d'imaginer ce qu'il en était pour nous à l'époque. Et puis on reproche aux Juifs de se défendre. Il est scandaleux que les écoles juives, même les jardins d'enfants juifs, doivent être surveillés par la police.

(Applaudissements)

Nous devrions demander pourquoi.

Il n'y a pas d'excuses ni d'explications pour ce qui s'est passé il y a tant d'années. Tout ce qui reste, c'est l'espoir : l'espoir qu'en fin de compte, un jour, la raison l'emportera.

Au fil des ans, j'ai été invité à de nombreuses reprises en Allemagne et j'ai eu des contacts très positifs avec les jeunes. Lors de ma dernière visite, j'ai eu une expérience moins positive. J'étais en Bavière, à Rosenheim. Deux professeurs d'histoire vraiment admirables, toutes deux des femmes, avaient organisé une tournée de lecture dans les écoles de Traunstein, avec beaucoup d'enthousiasme et sans aucun financement officiel. Il était prévu que deux témoins oculaires très différents s'expriment. L'un était Niklas Frank, fils de Hans Frank, gouverneur général de la Pologne occupée, également connu sous le nom de "boucher juif", et moi-même.

Nous nous sommes retrouvés au restaurant de mon hôtel et avons parlé des visites à venir. Un homme qui se trouvait à proximité avait manifestement écouté et était furieux. Il s'est approché de notre table et s'est plaint que nous gâchions l'atmosphère agréable en parlant d'Auschwitz. Et ainsi de suite. Une telle chose n'aurait peut-être pas été possible il y a cinq ans, disons - alors soyez prudents.

Parfois, je pense que l'orchestre d'Auschwitz était une sorte de microcosme, une société en miniature dont nous pouvons nous inspirer. Toutes les nationalités étaient représentées. C'était une tour de Babel. À qui puis-je parler ? Seulement à ceux qui parlent allemand ou français. Je ne sais pas parler russe ou polonais, donc je ne leur parlerai pas. Au lieu de cela, nous nous regardons avec méfiance et supposons automatiquement que l'autre personne est hostile ; nous ne pensons pas à demander pourquoi l'autre personne a également fini à Auschwitz.

Bien des années après ces événements, je suis en contact étroit avec l'une de ces autres prisonnières, une Polonaise, une aryenne pure qui jouait du violon dans l'orchestre. Nous ne nous sommes jamais parlé à l'époque. Mais grâce à un livre incroyablement mal écrit sur l'orchestre de femmes, nous avons repris contact et nous nous sommes retrouvées à Cracovie. Nous avons encore du mal à trouver une langue commune, mais nous nous parlons et nous nous écrivons en anglais. Bref, nous sommes devenues amies et avons découvert que nous avons bien plus en commun que ce qui nous sépare. Cela peut peut-être servir d'exemple pour les problèmes d'aujourd'hui. Parlez à l'autre. Construisez des ponts.

(Applaudissements)

Quant à la résurgence de l'antisémitisme, demandez-vous qui sont les Juifs. Pourquoi les rencontre-t-on partout ? Peut-être parce qu'ils ont été chassés de leur patrie il y a deux mille ans, qu'ils se sont dispersés dans le monde entier et qu'ils cherchent depuis lors un endroit où ils espèrent vivre en paix et ne pas être assassinés ? Le terme "juifs" ne fonctionne pas en tant que terme collectif. Les Juifs ne sont que des personnes - des personnes à l'histoire très particulière, il est vrai - si souvent boucs émissaires, persécutés, assassinés, diffamés.

Ce qui est positif, c'est que le 18 de ce mois, cette Assemblée a adopté à l'unanimité une résolution affirmant que l'antisémitisme doit être résolument combattu. Nous ne pouvons qu'espérer que vous gagnerez ce combat. L'avenir est entre vos mains.

Il y a huit ans, Shimon Peres, alors président de l'État d'Israël, s'est adressé à cette Assemblée en ces termes : "Alors que mon cœur se brise au souvenir d'un passé atroce, mes yeux envisagent un avenir commun pour un monde jeune, un monde libéré

de toute haine. Un monde dans lequel les mots 'guerre' et 'antisémitisme' seront des mots morts". - Une utopie ?

(Applaudissements)

Nous avons dû surmonter d'innombrables difficultés avant de pouvoir quitter l'Allemagne ; cela a pris près d'un an, et j'ai juré de ne plus jamais mettre les pieds sur le sol allemand. J'étais rongé par une haine sans borne de tout ce qui était allemand. Comme vous le voyez, j'ai rompu mon serment - il y a de très nombreuses années - et je ne le regrette pas. C'est très simple : la haine est un poison et, en fin de compte, on s'empoisonne soi-même.

(Applaudissements)

Je vais maintenant prendre congé de vous, en vous remerciant de votre invitation et en appréciant la dignité et l'ouverture avec lesquelles vous célébrez chaque année cette journée de commémoration.

Je vous remercie.

Applaudissements soutenus - L'auditoire se lève